

Gwaz-Ru

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Le Vicomte aux pieds nus*

Cycle des Scouarnec-Gwenan :

*Eux autres, de Goarem-Treuz*

*Sainte Zélie de la palud*

Hervé Jaouen

# Gwaz-Ru



© Presses de la Cité, un département de Place des  
éditeurs, 2013.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0268-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

## Note de l'éditeur

Hervé Jaouen s'est donné pour ambition d'écrire l'histoire d'une vaste famille bretonne au xx<sup>e</sup> siècle.

Plutôt que de remonter de génération en génération, l'auteur a préféré s'accorder la liberté d'aller et venir dans le siècle – de sauter de branche en branche de l'arbre généalogique, pourrait-on dire –, pour focaliser son attention sur des destins singuliers. Il s'agit en quelque sorte d'une mosaïque dont chaque élément serait un tableau achevé au sein d'une fresque dépeignant une région, la Bretagne, du point de vue spécifique de certains membres d'une famille d'origine rurale.

En conséquence, les ouvrages sont indépendants les uns des autres et l'ordre dans lequel le lecteur les découvre n'est pas déterminant.

Deux romans ont ouvert ce cycle romanesque, *Les Filles de Roz-Kelenn* et *Ceux de Ker-Askol*, dont le point de départ est le même. À la fin du xix<sup>e</sup> siècle, une jeune femme, *Mamm Gwenan*,

meurt dans l'indigence du côté de Briec-de-l'Odet et laisse derrière elle deux orphelines, Jabel et Maï-Yann, qui survivront en mendiant de ferme en ferme avant d'être séparées, en Argoat, la Bretagne de la terre.

Le troisième volume, *Les Sœurs Gwenan*, est l'histoire d'une branche de la famille qui a fait souche en Armor, la Bretagne de la mer.

Dans *Ceux de Menglazeg* se poursuit et s'achève la vie de *Ceux de Ker-Askol*, à travers le destin de leur descendance, du côté de Laz, dans les Montagnes Noires de Cornouaille.

Le présent volume, *Gwaz-Ru*, est le premier tome d'un diptyque. Du début du xx<sup>e</sup> siècle à 1944, c'est le portrait d'un Breton rebelle et libertaire qui quitte la servitude du métier de journalier pour le prolétariat urbain. Dans un second tome, *Eux autres, de Goarem-Treuz*, l'auteur mènera ce personnage vers l'âge mûr et la vieillesse, dans la Bretagne de l'après-guerre, en même temps qu'il nous fera connaître les destins variés de ses sept enfants.

Toute ressemblance avec des personnes existant ou ayant existé et toute homonymie

avec des noms propres et des noms de lieux  
privés seraient pures coïncidences.

## Prologue

*Environs de Quimper, mi-septembre 1944*

À la grande surprise du jeune brigadier qui tenait le volant, la Juvaquatre de la gendarmerie de Quimper déboucha route de Bénodet, près du lieu-dit Moulin des Landes.

— Merde alors, dit-il, c'est la fin de la garenne.

— Ouais, tour nul, dit son supérieur, un maréchal des logis blanchi sous un képi lustré par quelque vingt ans de fidélité à des régimes antagoniques.

D'origine rurale, le chef maniait naturellement des tournures vernaculaires, parfois hermétiques à l'entendement du brigadier, un Brestois non bretonnant. Mais là, c'était clair. Tour nul : chou blanc. Ils étaient passés devant la ferme de Goarem-Treuz sans la voir. Pourtant, d'après la carte d'état-major, il n'y avait pas trente-six fermes le long de cette garenne qu'ils avaient parcourue d'un bout à l'autre, à partir de la route de Concarneau.

— On repart en sens inverse, chef ?

— Avec ces talus qui bouchent la vue de chaque côté, peut-être qu'on ne verra rien de plus. On va se renseigner au bistrot d'en face.

L'accueil ne fut pas des plus chaleureux, mais ils étaient blindés contre l'allergie aux pandores. Ils s'adressèrent à la patronne, ce fut un gars accoudé au comptoir qui leur répondit.

— Qu'est-ce que vous leur voulez, à ceux de Goarem-Treuz ?

— Ça ne te regarde pas, dit le maréchal des logis.

— Alors démerdez-vous tout seuls, ricana le gars.

— C'est quoi ton nom ? aboya le brigadier.

— On m'appelle Loeiz Goustadik<sup>1</sup>, répondit le gars en forçant sur l'accent traînant. Tu veux ma photo ?

— Ne t'excite pas, dit la patronne, ces messieurs font leur métier.

— Pour n'importe quel patron.

---

1. De *goustad*, « lentement, doucement ». Goustadik, surnom de quelqu'un qui aime prendre son temps.

— S'ils cherchent à aller à Goarem-Treuz, ce n'est sûrement pas pour grand-chose.

Dans l'affirmation de la patronne, le maréchal des logis sentit de la sympathie pour le client qu'ils étaient chargés d'arrêter.

— Probablement que non, dit-il.

— Vous n'en savez rien ?

— On exécute les ordres du comité de libération, un point c'est tout.

— Avec l'épuration, nous autres gendarmes on est mis un peu à toutes les sauces, dit le brigadier. On est la cinquième roue de la charrette. Faut pas croire, c'est pas nous qui faisons la loi.

— Disons que ça peut donner cette impression, précisa le maréchal des logis, plus prudent.

— L'épuration ? s'exclama Loeiz Goustadik. Qu'est-ce que vous voulez épurer, à Goarem-Treuz ? Ils ont aidé le maquis de Kerganet !

— Tu es sûr de ça ? s'étonna le maréchal des logis.

— Évidemment, que j'en suis sûr.

— Tu connais Nicolas Scouarnec ?

— Pas qu'un peu. Et il est connu de tout le monde, dans le quartier.

Le maréchal des logis échangea un regard perplexe avec son subalterne.

— Ce ne serait pas la première fois qu'il y aurait erreur sur le bonhomme.

— Oh y a pas à tortiller du cul pour chier droit, en allant fouiner du côté de Goarem-Treuz vous faites fausse route.

— Vous allez vite vous en rendre compte, dit la patronne.

Dix minutes plus tard, sur ses indications, les gendarmes poussaient un portillon en retrait du chemin.

— Il était difficile à repérer, dit le brigadier.

— Et avec les rhododendrons, on ne voit même pas la maison, dit le maréchal des logis.

Un jeune pointer leur fonça dessus en gueulant.

— Grit peoc'h<sup>1</sup> ! lui intima le maréchal des logis.

Le chien se calma et resta à l'écart pendant qu'ils remontaient l'allée.

---

1. « La paix ».

— Note ça, brigadier. Les chiens de ferme comprennent mieux le breton que le français.

— Et les fermiers aussi ?

— Ça dépend.

L'allée débouchait sur une cour. À droite s'élevaient une maison et un pennti ; à gauche s'étendait un vaste terrain en culture maraîchère. Un moustachu râblé vint à leur rencontre, une bêche sur l'épaule. Il s'épongea le front d'un revers de manche et renfonça sa casquette sur son crâne, bas sur les yeux, qu'il plissa assez méchamment.

— Nicolas Scouarnec ? demanda le maréchal des logis.

— Kolaz pour les intimes.

— On a un mandat d'amener te concernant.

— Gast ! Et de m'amener où ?

— À la prison Saint-Charles. On va te demander de nous suivre.

— À pied, à cheval ou en voiture ?

— Notre voiture est dans la garenne, dit le brigadier.

— Tu n'as pas l'air très étonné, dit le maréchal des logis.

— Ça fait longtemps que je ne m'étonne plus de rien.

— Tu nous suis gentiment ou bien on te met les menottes ? demanda le brigadier.

— Tu fais comme tu veux.

Pendant qu'ils échangeaient ces quelques phrases, la famille était sortie de la maison et attendait, en silence. Et c'était le plus souvent cela, le silence de la femme et des gosses, qui remuait les tripes du maréchal des logis, à chaque fois qu'ils arrêtaient quelqu'un sur ordre du comité de libération, souvent pour rien, ou pour des bricoles gonflées en crimes par des dénonciateurs anonymes. À tout prendre, il préférait les cris de haine et les coups de griffes des femmes déchaînées.

Ici, à Goarem-Treuz, le maréchal des logis n'en menait pas large, face à la détresse qu'il allait provoquer. Plus qu'une famille nombreuse, c'était une véritable tribu que la venue des gendarmes avait pétrifiée dans un mélange d'hostilité et d'angoisse. Un couple de vieux ; une femme qui tenait par la main un gamin de moins de deux ans ; un garçon d'une douzaine d'années ; quatre filles, dont l'aînée pouvait

avoir dans les quatorze ans ; un grand garçon de quinze, seize ans, à l'air buté. Ce dernier fit deux pas en avant et lança :

— C'est à cause du feu qu'ils sont après toi ?

— Serr da veg<sup>1</sup> ! lui ordonna son père.

— Pourquoi ? Il a quelque chose à dire ?  
demanda le maréchal des logis.

— Ah ! Ah ! On comprend le breton ?

— Je suis de la campagne.

— Mais tu as mal tourné.

— Ne va pas trop loin.

— Jusqu'à Saint-Charles, comme tu viens  
de le dire.

— Si ça se trouve, tu seras de retour ce soir.

Nicolas Scouarnec planta sa bêche dans  
la terre.

— Alors allons-y. Plus vite on partira, plus  
vite je reviendrai. Je passe devant ou je me  
mets entre vous deux ?

— Te fous pas de notre gueule, dit le brigadier.

— Tu as aidé le maquis de Kerganet, paraît-il ?  
dit le maréchal des logis.

— Tiens, vous êtes au courant de ça ?

---

1. « Ferme ta bouche/ta gueule ».